

# Olivar Asselin

## Les contraintes du savoir au Séminaire de Rimouski

HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON

*C'était un petit homme pâle et fluet, aux lèvres minces et moqueuses que surplombait un nez trop long et fureteur, aux yeux pétillants et expressifs de malice narquoise; facies de paysan racé, ambré par le soleil et l'hérédité, dont la langue déjà acérée traduisait la pétulance de l'esprit. Toujours remuant, ce collègue drôlement vêtu, devint vite le chef de quelques camarades d'élection. À la vérité, il n'était pas comme les autres. Sa personnalité en faisait un être à part.*

(Hermas Bastien, **Olivar Asselin**,  
Montréal, Éditions Bernard Valiquette,  
1938, pp. 15-16

Par ses pamphlets brillants et sarcastiques, ses actions d'éclat, ses procès et ses emprisonnements, Olivar Asselin, militant du nationalisme, aura tenu en haleine toute sa génération. Mort, il s'est rapidement mué en légende : celle du maître incontesté du journalisme «à la française» et du serviteur rigoureux de la syntaxe et de la grammaire. D'anciens journalistes expriment, aujourd'hui encore, leur fierté d'avoir pu compter autrefois parmi les élèves de «l'école Asselin».

Né à Saint-Hilarion-de-Charlevoix, en 1874, dans une famille qui comptera bientôt quatorze enfants, Olivar a six ans lorsque Rieule Asselin, son père, quitte sa région natale pour venir exercer son métier de tanneur à Sainte-Flavie.

Très tôt remarqués par le curé Fournier, Olivar et son frère Raoul seront dirigés vers le Séminaire de Rimouski, dès la fin de leurs études primaires. C'est l'évocation de ces années de pensionnat des deux frères, de 1886 à 1892, qui fait l'objet du 3<sup>e</sup> chapitre de la biographie, **Olivar Asselin et son temps**, publiée cet automne par la maison Fides de Montréal, sous la signature d'Hélène Pelletier-Baillargeon.

Outre les archives du Séminaire de Rimouski qui ont servi de base à la rédaction de ce chapitre, l'auteure a pu bénéficier des souvenirs et des récits captivants d'un témoin tout à fait privilégié : monsieur l'abbé Grégoire Rioux, ex-archiviste du Séminaire de Rimouski, conteur et mémorialiste de la préhistoire de notre enseignement collégial.

\*\*\*\*\*

**P**ar un beau matin de septembre 1886, après un petit déjeuner hâtif, Rieule Asselin est sorti atteler. Une gravité nouvelle, où s'entremêlent la fierté et les regrets, se lit sur tous les visages. Rieule s'en va reconduire Raoul, 15 ans, et Olivar, 12 ans, au Séminaire de Rimouski où ils ont tous deux été admis au cours commercial en qualité de pensionnaires. Pour Cédulie, c'est un vieux rêve qui se réalise : certains de ses enfants vont enfin accéder aux études supérieures. Pour Rieule, c'est probablement la fin d'un autre rêve secret, mais combien plus modeste : celui de voir aussi l'un de ses fils lui prêter main forte, puis lui succéder à la tannerie.

Depuis la fondation de ce pays, chaque génération d'Asselin a, à peu d'exceptions près, compté son tanneur. Mais on ne voit pas impunément ses fils accéder au savoir... Rieule, au mitan de sa vie laborieuse, reste seul à travailler le cuir de ses mains, pour nourrir et éduquer onze enfants par des temps difficiles. À dix-huit ans, Oscar a déjà fait son choix comme cultivateur et promet d'y exceller. Peu enclin aux études, dans quelques années il songera, lui aussi, à se marier et à s'établir. La pomme de terre lui réussit bien. Charles-Aurélien n'a que huit ans et Joseph-Wilfrid trois ans. Rieule regarde donc pensivement ses aînés transporter avec entrain leurs

malles de pensionnaires dans la voiture. L'investissement acharné de Cédulie dans le savoir des collèges aura-t-il un jour les retombées bénéfiques qu'elle espère pour sa trop nombreuse nichée?

Dans les malles de Raoul et d'Olivar, Cédulie a placé les rares vêtements de ses deux fils, soigneusement marqués à leur nom, ainsi que des serviettes et de rudes draps de lin de sa fabrication, afin d'économiser les 5 \$ de location annuelle que le Séminaire réclame habituellement pour la literie d'un pensionnaire. Les frais de scolarité de Raoul s'élèvent en effet à 90 \$ par an, mais sont réduits à 60 \$ pour Olivar, en qualité de deuxième inscrit d'une même famille. Ils sont

payables en trois versements saisonniers, mais acquittables en espèces, après entente avec le procureur.

Bien des cultivateurs des environs iront ainsi, comme Rieule, reconduire leurs fils au collège, un veau ou un cochon trotinant à côté de la charrette ou ligoté à côté de la valise. À Noël, ce sera la corde de bois de chauffage, la motte de beurre, ou la barrique de lard salé. L'argent sonnante est aussi rare dans les séminaires diocésains que dans les

campagnes. Le troc entre les nourritures terrestres et celles de l'esprit s'y avère donc florissant. Mais sans l'opiniâtreté de quelques Cédulie des rangs éloignés, combien d'habitants économes eussent renâclé à l'idée de troquer ainsi un beau goret sur pattes pour tant de savoirs à l'utilité douteuse?

Les frères et soeurs se bousculent maintenant pour embrasser les futurs collégiens. Ils ne les reverront qu'avec les neiges du réveillon. On pleure un peu. Les petites soeurs, Sophie et Malvina en tête, se pressent autour d'Olivar, l'inventeur prolifique de leurs jeux favoris. Plus en retrait, à côté de Cédulie, les aînés, Amanda et Marie-Caroline, puis Charles Aurélien, si beau avec ses cheveux bouclés couleur de lin frais fauché, Tancrede le filleul et le petit Joseph-Wilfrid qui balbutie ses adieux...

Le soleil d'automne vient de surgir derrière les torches des boisés embrasés par l'automne. Rieule s'impatiente de ces excès d'attendrissement auxquels il craint de céder à son tour. Résolue, Cédulie pousse son petit monde sur la galerie et les



Classe de rhétorique du Séminaire de Rimouski en 1890-1891. Olivar est assis à l'extrême droite dans la première rangée (collection du CÉDAD).

mouchoirs s'agitent tandis que le père et ses fils entreprennent la longue descente vers Sainte-Flavie et la route du Fleuve. Le soleil a fait un bond pardessus les collines du sud et commence à faire jouer sur la mer l'ombre violette des nuages pommelés qui se lèvent depuis la côte du nord. Olivar grave soigneusement tous ces paysages aimés dans sa mémoire. Dès qu'on lui en aura, là-bas, enseigné les règles, il les mettra en poèmes pour récompenser les siens de tous les sacrifices consentis pour son éducation. À douze ans, Olivar se voit déjà, aussi bien en conquérant guerrier qu'en prince des poètes!

À Sainte-Flavie, on bifurque à gauche après avoir fait ses adieux au curé Fournier qui, un tablier de cuir sur sa soutane retroussée, bine déjà dans son potager. Appuyé sur sa bêche, le vieux pasteur regarde partir l'attelage avec satisfaction : sur les deux fils Asselin, vifs et intelligents l'un et l'autre, ce serait jouer de malchance si on ne récoltait pas, en fin de course, au moins une vocation solide, Raoul de préférence. Moins original que le petit, mais plus robuste et plus stable. La

graine dont on fait les bons curés colonisateurs : la main aussi ferme sur la hache que sur le goupillon!

Sainte-Luce, Pointe-au-Père, Rimouski... Les heures ont passé dans la calèche silencieuse et les jeunes estomacs s'impatientent. On s'arrête au bord du Fleuve avant de monter au Séminaire. Cédulie a enveloppé pour eux, dans une serviette de toile, un gros pain « à fesses<sup>1</sup> », un bol de cretons, quelques tranches de jam-

bon à l'érable et des pommes de leurs pommiers. Les garçons mangent debout en faisant ricocher des galets sur l'eau pour se dégourdir un peu. Rieule leur indique, au large, l'Îlet Saint-Barnabé et, à gauche, l'Îlot-à-Canuel.

La maison d'enseignement qui les attend un peu plus haut est désormais tout à fait visible, à moins d'un kilomètre. En 1886, Rimouski n'est encore qu'un gros village de maisons de bois trapues regroupées autour de son nouveau Séminaire. Même la cathédrale, au premier plan, domine à peine, de son fin clocher, le campanile qui surplombe le haut toit mansardé du pensionnat vers lesquels s'acheminent les frères Asselin. On passe d'abord devant la cathédrale et son presbytère (Rieule et ses fils soulèvent leurs casquettes), puis devant la vieille église paroissiale<sup>2</sup>, qui a abrité le Séminaire à ses débuts, puis le couvent des soeurs de la Charité et enfin le nouveau Séminaire de Rimouski, ceinturé d'une clôture de bois, et but ultime de cette éblouissante remontée d'automne le long du Saint-Laurent.

L'imposante maison à quatre étages, devant la procure de laquelle

Rieule Asselin immobilise son cheval pour délester sa voiture de son chargement, a grande allure. Elle est le troisième édifice à abriter le Séminaire de Rimouski<sup>3</sup>, le second ayant été rasé par les flammes cinq ans auparavant. Le feu du ciel s'étant déjà abattu sur le précédent, ce n'est pas sans un serrement de coeur que les parents, à l'instar de Rieule, imaginent leurs enfants pensionnaires confinés au dortoir du quatrième étage dont les lucarnes, haut-perchées et privées d'escaliers de secours, ne favorisaient certes pas l'évacuation en cas de catastrophe. Mais cette fin de siècle est aussi l'époque où l'éducation supérieure grégaire comporte des risques physiques dont le feu et le scorbut ne constituent certes pas les moindres.

La fondation du premier Séminaire de Rimouski remonte à 1861, époque où un nouveau curé entreprenant, aux cheveux ébouriffés et au regard inspiré, installe dans sa petite église paroissiale un premier collège industriel regroupant différents types d'enseignements agricole et maritime, dispensés jusque là dans une vieille maison du voisinage. Originaire de l'Île-aux-Coudres, l'abbé Épiphan Lapointe ouvre d'abord sa sacristie, puis son église entière pour fins d'enseignement. Ce jeune pionnier de l'éducation n'en est pas à ses premières entreprises hasardeuses. Son obéissance précédente l'avait exilé jusqu'aux confins de l'Illinois, avec mission de ramener au bercail de l'orthodoxie catholique les égarés canadiens qui avaient suivi le prêtre apostat Chiniqy dans sa dissidence. Après six ans de ce rude apostolat, Épiphan Lapointe était rentré au pays avec une brochette impressionnante de familles dûment repenties. Sa feuille de route le désignait donc d'emblée, aux yeux des autorités ecclésiastiques de Québec, pour entreprendre la fondation d'une première maison d'enseignement supérieur dans la région excentrique et pauvre de Rimouski<sup>4</sup>.

Le jeune curé, bien secondé par

son vicaire Georges Potvin, lance donc une souscription populaire de 260 louis qui s'avère un succès inespéré. Mais, emporté à quarante ans par la fièvre typhoïde, le premier supérieur du Séminaire n'aura pas le temps d'assister à la consécration de son oeuvre. Trois ans après sa mort s'inaugurera, toujours dans son église paroissiale, le premier cours classique donné à Rimouski.

C'est avec l'arrivée, en 1867, du premier évêque de Rimouski, Mgr Jean Langevin, fondateur du diocèse et frère de Sir Hector, que le projet d'un séminaire en bonne et due forme, indispensable au recrutement d'un clergé local, va se préciser. Les locaux de la vieille église étant devenus inadéquats pour l'expansion de l'institution, affiliée depuis 1872 à l'Université Laval, la construction du deuxième Séminaire est lancée par une souscription diocésaine de 15 ¢ par famille. L'inauguration et la bénédiction solennelle ont lieu dans l'allégresse générale en 1876.

Monseigneur de Rimouski, hélas, jouira fort peu longtemps des visites impromptues qu'il aimait faire dans les couloirs bien astiqués de sa nouvelle maison, pour évaluer le progrès des élèves et y déceler les futures vocations. Cinq ans après, en 1881, un incendie tragique ravage entièrement l'oeuvre dont il avait tant espéré. Il contraint élèves, séminaristes et professeurs à réintégrer temporairement les locaux exigus de la vieille église. Les coffres de l'évêché sont à sec, la pauvreté sévit dans les campagnes et interdit provisoirement au pasteur d'envisager une nouvelle campagne de souscription.

Une solution de rechange surgit cependant à l'horizon. Propriétaires depuis 1872 d'un vaste couvent neuf, les Dames de la congrégation songeraient à porter ailleurs leur mission éducative auprès des filles<sup>5</sup>, Monseigneur ne faisant plus de secret de sa nette préférence pour les communautés d'obéissance diocésaine. Or, ces Dames possèdent des constitutions romaines qui les rendent canoniquement

indépendantes de l'évêque du lieu. Leur maison serait-elle à vendre? Monseigneur fera sa large part pour qu'elle le soit. On finit par s'entendre pour la somme de 20 000 \$. Le 9 juin 1882, l'acte de vente est signé et le Séminaire emménage sous son troisième toit.

Édifié quatorze ans auparavant, par les Dames de la congrégation, selon les plans des architectes Bourgeau et Leprohon de Montréal, le Séminaire de Rimouski, placé sous le vocable de saint Germain, est imposant et d'agréables proportions. Un corps principal de quatre étages, flanqué de deux ailes en encoignure, est surmonté d'un toit mansardé recouvert d'essentes de tuiles d'ardoise dont le brisis, percé de lucarnes à pignons, abrite les dortoirs. Au centre, en faitage du corps principal, un campanile octogonal, surmonté d'une lanterne portant une croix, domine le paysage de la petite ville. À la croisée du faitage du corps principal et des ailes, deux petits clochetons symétriques s'alignent sur les trumeaux centraux des façades latérales. Plusieurs souches de cheminées perçant les terrassons de la toiture attestent que le chauffage central est, la plupart du temps, encore inexistant dans ces vastes pensionnats de campagne. Une ordonnance architecturale très sobre, un appareil de simple maçonnerie fait bien ressortir les quelques éléments de recherche ornementale de l'édifice. Corniche superposant gracieusement doucine, échine, congé et larmier, suivi d'un soffite décoré de caissons et modillons; membrons moulurés de perles et olives contrastant avec la sobriété des frontons des lucarnes; chaînes d'angles à la manière des pierres d'attente. Mais c'est l'entrée du corps principal qui attire d'abord l'attention et c'est devant son imposant escalier, bordé d'une garde en massif de pierre sculptée et surmonté d'un fronton d'allure classique, que des générations de collégiens poseront, en compagnie de leurs maîtres, pour les photos-souvenirs de leur promotion.

C'est dans ce couvent presque

neuf, érigé en 1872 par les religieuses de la congrégation de Notre-Dame qu'Olivar et Raoul vont donc entreprendre leur cours commercial, voie réputée plus pratique que les humanités classiques et vers laquelle sont d'abord orientés les fils de cultivateurs et d'artisans. Après observation, les plus talentueux d'entre eux seront incités à bifurquer ultérieurement vers les études gréco-latines où ils iront rejoindre les fils de notables et ceux de leurs condisciples qui se destinent à la prêtrise. Mais tel n'est pas encore, en cet après-midi de septembre 1886, le destin qui attend les fils du tanneur de Sainte-Flavie en train de hisser leurs malles de pensionnaires jusqu'aux combles du dortoir.

Chacun y trouve, avec son petit lit de fer, une table garnie d'un bassin et d'un pichet à eau, une armoire exigüe et une chaise de pin. Des courtines blanches séparent les alcôves les unes des autres et un chemin de ronde surélevé longe les murs à la mi-hauteur afin de permettre au surveillant d'apercevoir la couleur du ciel par les hautes lucarnes du quatrième étage. Un poêle de fonte trône seul au milieu de la pièce. Ses dimensions laissent présager un hiver rigoureux pour la cinquantaine de pensionnaires dispersés dans le grand dortoir. Déjà, certains d'entre eux ont été prévenus par les «anciens» de la glace qu'il faut rompre, au petit matin, à la surface du bassin, pour faire sa toilette et des engelures si graves qu'il faut aller les faire soigner sur-le-champ à l'infirmerie, sous peine de ne plus pouvoir tenir le plumier entre ses doigts! Mais que les nouveaux se rassurent : durant les gros froids de janvier, quand le mercure se met à osciller dangereusement à la baisse, on déménage prestement les paillasses du dortoir et on s'entasse comme des chats autour du poêle ronflant d'une petite classe.

Récemment peut-être, mais inachevé, le couvent désaffecté des Soeurs offre, çà et là à la vue, des murs mal crépis sur lesquels suintent une humidité et une moisissure que le chauffage au bois ne

parvient jamais à éliminer complètement. Les fils d'habitants, accoutumés à la chaleur sèche de leurs basses maisons de bois surpeuplées d'enfants, isolées d'étoupe et rechaussées de neige, y pâtiront longuement en appelant de tous leurs vœux les congés des fêtes et le dégel du printemps!

Le réfectoire du premier étage n'offre guère plus d'agréments que le dortoir. Par la voix de la tradition orale, la triste réputation de son ordinaire a rejoint, de père en fils, des générations d'étudiants révoltés. Fèves au lard fadasses et refroidies au petit déjeuner, infusion de chicorée foncée de miettes de pain brûlé en guise de café noir; âcre soupe aux trognons de choux à la surface de laquelle flottent quelques bouts de gaillon fibreux qui se coincent aux dents des affamés; «chiard» farineux fait de viandes douteuses et de patates agglutinées; bouillottes grisâtres de poisson vendredis et des mercredis de Carême... La table du réfectoire des élèves passe pour plus pauvre que la plus pauvre table du plus pauvre d'entre les pensionnaires! Nostalgie des odeurs de pain chaud et de confitures, vision du potager d'automne croulant sous ses légumes frais, goût opiniâtre de l'omelette au lard et des patates brunes que la mère fait rissoler dans son poêlon de fer noir, avec une pincée de sarriette du jardin...

Au cours des années 1881 à 1903, le Séminaire traverse une période d'extrême pauvreté. Or Raoul et Olivar y séjourneront de 1886 à 1892, époque où l'institution a peine à survivre. À titre indicatif, ses dépenses, pour l'année 1889, s'élèveront à 4 133,67 \$ alors que les frais de scolarité des externes (475,29 \$) et des pensionnaires (2 334,81 \$) totalisent 2 810,10 \$. C'est dire que les supérieurs doivent chroniquement rogner et quêter pour ne pas endetter le diocèse. Au chapitre des salaires, pour la même année, un professeur-clerc touche 235,34 \$ par an. Les élèves du Grand Séminaire qui agissent comme répétiteur reçoivent 110 \$. En revanche, ils doivent

déboursier pour leur pension 125 \$, ce qui conduit les séminaristes à accumuler des dettes qu'ils mettront des années à éponger, une fois reçus à la prêtrise. Les employés laïcs du Séminaire touchent respectivement 111,77 \$ ou 74,83 \$ selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme<sup>6</sup>... Pour la même année, le Séminaire dépense, pour nourrir élèves et personnel, 540,77 \$ de boeuf, 79,30 \$ de mouton, 222 \$ de lard, 61 \$ de patates, 565,92 \$ de beurre, 9,30 \$ d'oignons, 112 \$ de poisson, 31,33 \$ de pommes et 8,95 \$ de biscuits. Pour se chauffer : 535,60 \$ de bois et 54,50 \$ d'huile de charbon. Cela faisait dire aux supérieurs que le prix du beurre excédait largement celui de tous les salaires consentis<sup>7</sup>!

Aussi minimes qu'ils puissent nous paraître aujourd'hui, les frais de scolarité de Raoul et d'Olivar sont donc encore dissuasifs pour un grand nombre de familles nombreuses. L'argent liquide est rare et même les notables de village, notaire ou médecin, doivent fréquemment accepter de voir leurs honoraires réglés en espèces. Aussi le recrutement des pensionnaires s'avère-t-il difficile. En dépit de leurs soutanes rapiécées, les prêtres du Séminaire accordent des «bourses» aux élèves les plus démunis et les plus doués afin de remplir leurs classes. Les curés de village pourchassent les «bienfaiteurs» potentiels pour doter les futurs candidats au sacerdoce ou enseignent eux-mêmes des rudiments de latin et de grec à leurs protégés, pour permettre aux pères d'économiser les frais d'une année de pension. Nombreux sont aussi les départs d'élèves en cours d'études, les parents cultivateurs requérant subitement les jeunes bras de leurs fils pour l'exploitation de plus en plus ardue de leur terre. Les autorités du Séminaire fermeront donc souvent les yeux sur les frondes et les incartades de leurs meilleurs élèves par peur de les perdre. Ce doux chantage constituera plus d'une fois, la bonne fortune d'Olivar...

En attendant des jours meilleurs, les pensionnaires seront de corvée de bois et d'eau. Chaque pièce possède

son poêle qu'il faut approvisionner quotidiennement, à la file indienne, à l'aide de sacs à bretelles. L'eau du réservoir extérieur est propulsée à l'intérieur du Séminaire par un moulin à vent. Quand le vent tombe ou que l'eau gèle dans les conduites insuffisamment enfouies sous terre, les élèves sont réquisitionnés en pleine classe pour faire la chaîne des seaux jusqu'aux cuisines, en scandant des chansons de bateliers ou des marches militaires. Mais la plus honnie des corvées, celle qui a suscité chez les contemporains d'Olivar le plus de chansons estudiantines d'inspiration scatologique, c'est bien l'éprouvante vidange du puisard extérieur, sorte de vaste citerne de maçonnerie que les latinistes avaient surnommé «le temple de la Dea cloatica» ou le «Locus sortitus»...

À l'époque où les frères Asselin étudient à Rimouski, le Séminaire connaît, en effet, sa période la plus noire au plan financier. Mais l'effet de toutes ces corvées et de toutes ces privations, partagées par une horde d'adolescents que soude l'instinct grégaire de leur âge, s'il comporte des risques indéniables pour la santé, s'avère toutefois fertile en exploits et en souvenirs. Avec l'énergie de leur constitution de jeunes campagnards, les pensionnaires tournent souvent leurs maux en dérision. Quand ils ne les transforment pas en motifs de fierté ou en prétexte à la délinquance. Les expéditions nocturnes au réfectoire menées par un commando-éclair chargé de neutraliser d'abord le surveillant (ou de le soudoyer : le jeune séminariste chargé de faire le « pion » au dortoir est souvent aussi affamé que

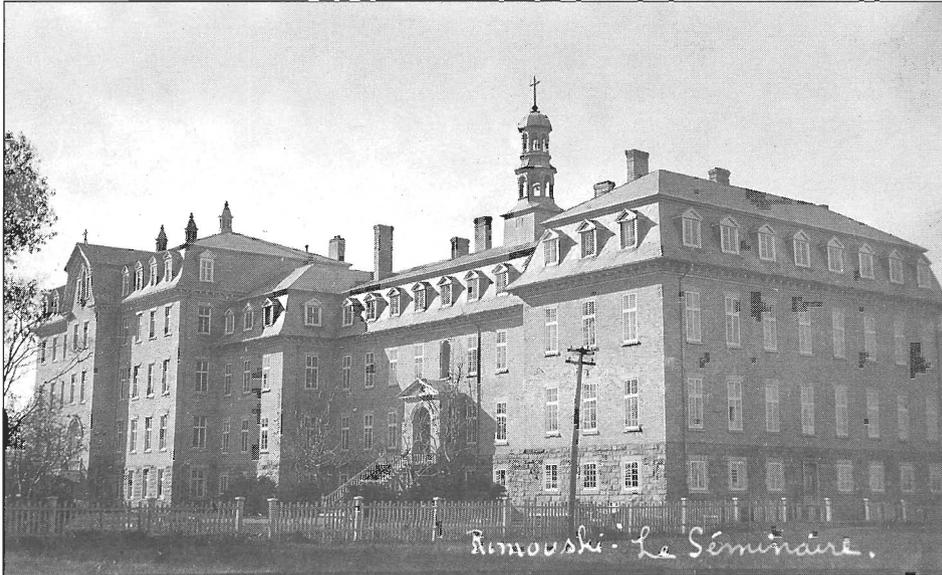
les élèves eux-mêmes) se terminent souvent par des ripailles homériques dont la tradition orale se perpétue de promotion en promotion. Les Pères sortent la fêrule, collent des pensums,

n'en finit plus de dénombrer les trouvailles rocambolesques de ces milliers de jeunes Québécois anonymes! Enfants cloîtrés, frigorifiés et tenaillés par la faim en cette fin de siècle, mais qui choisissaient, par bravade, d'en rire et de s'en faire une fleur une fois devenus adultes, à l'occasion des amicales d'anciens élèves.

Cette ambiance de connivence scellée par des pactes secrets et des serments d'honneur, ce milieu de vie clos où l'intrépidité, la crânerie et la résistance physique étaient privilégiées à l'égal de vertus théologiques, agira comme un puissant stimulant

sur Olivar. Parmi ces fils d'habitants qui professaient le culte du grand «boulé» de village, Olivar avait une sérieuse revanche à prendre contre sa petite taille et sa mine fluette! Dès cette première entrée de septembre 1886 au Séminaire de Rimouski, sa résolution était prise : sa vie serait un miracle perpétuel de volonté et d'énergie pour dominer ce complexe du petit homme. Ses condisciples ne s'y trompèrent d'ailleurs pas. Au premier regard, ils prirent l'exacte mesure du nouveau de Sainte-Flavie et du caractère qui animait ce drôle de petit bonhomme.

Voici en quels termes son condisciple et ami, le docteur Joseph Gauvreau, le seul à avoir témoigné par écrit de l'adolescence d'Olivar, évoquera, en 1937, l'écolier de 1886 :



Le troisième séminaire de Rimouski. L'annexe, à gauche, a été construite en 1905 (UQAR : collection Pineau).

suppriment les parloirs, distribuent des retenues. Mais finissent par fermer les yeux...

À peine une cinquantaine de pensionnaires, auxquels s'ajoutent autant d'externes, forment une petite mafia de galopins bien identifiés dont les imaginations, brimées par l'austérité du règlement, ne font que s'échauffer les unes les autres. L'occasion fait aussi le larron. Le voisinage du parc, des champs et de la ferme du Séminaire fournit aussi ce genre d'occasions. On ne compte plus les dortoirs de séminaires diocésains où auraient été relâchés, nuitamment, veaux ou cochons préalablement enduits de graisse et criant d'effroi au milieu d'une pagaille simulée de dormeurs complices agitant leurs bonnets de nuit... Encre noire versée clandestinement dans les bénitiers de la chapelle, pétards fumigènes éclatant dans les latrines, râteliers des Pères intervertis dans les verres à eau durant la nuit au cours d'une opération-suicide, maladies graves simulées à l'infirmerie le temps d'un exposé oral trop ardu : on

.....

*Petit bout d'homme, haut comme ça, gros comme rien, mis à la diable, botté à l'anglaise, marchant du talon, cambré comme un as de pique, toujours le bout de la langue au bout des lèvres, un nez trop long pour son visage, et les yeux flamboyants comme des charbons écossais : tel m'apparaît encore «P'tit.Slin» pour le distinguer de son frère «Gros.Slin». Mieux observé, on le baptisa du surnom de «Petit caporal», qu'il aurait dû porter toute sa vie. Les écoliers ont de ces trouvailles heureuses qui ne se remplacent jamais<sup>8</sup>.*

Son plus récent biographe, Marcel-Aimé Gagnon<sup>9</sup> qui, écrivant en 1962, a pu bénéficier des témoignages oraux de frères et de soeurs d'Olivar, incline lui aussi à penser que Napoléon Bonaparte a pu être un temps «le héros de ses songes, car lui aussi était de famille modeste, de petite taille et vivait en pays ingrat<sup>10</sup>» Chose certaine, en ces années de nationalisme brimé et revanchard, l'empereur des Français jouit d'une aura mythique considérable dans les campagnes québécoises où bien des aînés de famille s'enorgueillissent de porter son nom. Olivar, comme tous les adolescents du monde, a donc pu s'appliquer à imiter le regard provocateur, les bras haut croisés sur la poitrine et la lèvre volontaire de son héros favori. Comme le petit Corse, confiera-t-il plus tard, Olivar rêve d'ailleurs, lui aussi, de conquérir le monde<sup>11</sup>...

Pour l'heure, le «Petit caporal» ronge son frein en défaisant sa malle de pensionnaire : au dortoir, on l'a séparé de son frère Raoul et des moyens pour le loger à la «pouponnière» où sont regroupés les petits... On verra bientôt si, aux examens, le dernier-né de la «pouponnière» ne devancera pas tous ces «consuls<sup>12</sup>» prétentieux qui le regardent aujourd'hui de haut? Car en ces années où l'enseignement primaire est très inégalement distribué dans les campagnes, il arrive que des condisciples d'âges fort variés se retrouvent aux mêmes promotions, une fois parvenus au Séminaire.

Là aussi, d'ailleurs, l'enseignement secondaire en est lui-même à ses balbutiements. Tous les professeurs sont, sans exception, des autodidactes. Ce n'est guère qu'avec l'arrivée de Mgr André-Albert Blais comme coadjuteur de Mgr Langevin, en 1887, qu'une première formation sera donnée au corps professoral en matière de pédagogie et d'enseignement des matières «profanes». Les premiers supérieurs ne possèdent, quant à eux, qu'une formation livresque de théologie morale et leur enseignement de la philosophie se limite souvent au Zigliara, auteur d'un manuel en usage, ou à des auteurs mineurs comme de Bonald ou Joseph de Maïstre. Ce n'est donc pas de la fine fleur de la culture humaniste que Rieule a écarté ses fils en les inscrivant d'abord aux cours plus «pratiques» du cours commercial. Ils y excellent d'ailleurs d'emblée tous les deux, Raoul aussitôt promu en 4e et Olivar en 3e. Détail qui en dit assez sur l'excellente qualité de l'éducation primaire que les deux frères ont dû recevoir à Sainte-Flavie<sup>13</sup>, aussi bien à l'école du rang qu'à la maison paternelle.

Dès son premier bulletin, Olivar (que ses professeurs appelleront de préférence «François-Olivar», ou tout simplement «François») obtient le premier prix d'excellence et tous les premiers prix de dictée, d'arithmétique, de tenue de livres et de calligraphie. Il se classe 2<sup>e</sup> pour la géographie, l'histoire et l'anglais<sup>14</sup>.

Le cours commercial entrepris par Raoul et Olivar dure en principe quatre ans et le cours classique six ans. Le premier prépare aux emplois de bureau et comporte, outre les matières de base susmentionnées, des cours pratiques d'agriculture, de dessin industriel et même d'art épistolaire. Les deux frères auront tôt fait d'en parcourir le curriculum et de bifurquer vers les humanités classiques où ils s'initieront, en sus, au latin, au grec, à l'histoire universelle, à l'histoire littéraire, à la physique, la chimie, l'algèbre, l'astronomie, la rhétorique et l'histoire nationale. En option, ils se

verront aussi offrir la musique instrumentale, le chant, le dessin et une initiation à la technique architecturale.

La paresse étant réputée dans les collèges pour être «la mère de tous les vices», les élèves sont tenus fort occupés entre les cours et les séances d'études : promenades obligatoires dans le parc, hiver comme été autour de l'étang du bocage, patinage sur glace, jeux de ballon, excursions et pique-niques au bord du fleuve à la belle saison, répétition de la chorale, de l'harmonie et de la troupe de théâtre amateur. Cette dernière monte des spectacles épiques et romantiques auxquels toute la ville se trouve parfois conviée. Spectacles pudiques, bien sûr, où les rôles féminins sont tenus par des garçons encore imberbes, dûment enjuponnés et dont la voix n'a pas encore mué... Les congrégations pieuses sont également à l'honneur et il en est de prévues pour tous les âges. Les élèves n'ont guère le choix de ne pas y appartenir. Après un bref passage à celle des Saints-Anges, Olivar, qui excelle dans la tenue de livres, se voit rapidement propulsé à la trésorerie de celle de la Sainte Vierge dont il dut gérer avec diligence le budget.

Plusieurs saints (saint Louis-de-Gonzague, saint Patrice, saint Stanislas de Kostka) prêtent aussi leur patronage à diverses activités parascolaires à caractère culturel. Seule femme au répertoire, sainte Cécile supervise les performances des apprentis musiciens de la chorale et de l'harmonie. Mais c'est sur l'Académie Saint-Jean-l'Évangéliste, conçue selon les structures d'une corporation du Moyen-Age et dédiée à la littérature, que Raoul et Olivar vont rapidement jeter leur dévolu. On y entre comme simple «aspirant», on est ensuite promu «candidat» et, de travaux poétiques en travaux dramatiques présentés au cours de séances publiques devant l'aréopage des «Académiciens» reçus, on s'élève, année après année, dans les échelons de la hiérarchie des «Immortels» de Rimouski! Lesquels «Immortels» se sont donné comme

mission rien de moins que de «perpétuer les bonnes traditions littéraires par la fermeté avec laquelle elle doit refuser son approbation et fermer ses archives à toute oeuvre qui ne pourrait avouer le goût le plus classique et le plus pur<sup>15</sup>»!

(À suivre...)

### Notes

- 1 Le pain de ménage à deux miches soudées, toujours populaire dans la région.
- 2 Aujourd'hui, Musée régional.
- 3 L'aile la plus ancienne (reconnaissable à son campanile) de l'actuel cégep de Rimouski a été construite en 1920 pour abriter le cinquième séminaire de cette ville dont les incendies répétés ont maintes fois interrompu le développement éducatif. Le troisième séminaire, où ont étudié les frères Asselin, de même que le quatrième, ont successivement subi le même sort. L'incendie de 1950 fut le plus dévastateur de tous, anéantissant plus de la moitié de la ville dont peu des anciennes constructions ont survécu.
- 4 Rimouski ne sera érigé en diocèse que six ans plus tard, en 1867.
- 5 Pionnières de l'enseignement féminin, les Dames de la congrégation de Notre-Dame, fondée par Marguerite Bourgeoys au début de la colonie, seront les premières à ouvrir l'enseignement classique aux jeunes filles en 1908 en établissant, à Montréal, l'École d'enseignement supérieur. Marie Gérin-Lajoie (1880-1971) en sera la première bachelière en 1911.
- 6 Le bas niveau des salaires du Séminaire se maintiendra longtemps. En 1930, le salaire annuel du professeur-clerc s'échelonne encore entre 150 \$ et 250 \$.
- 7 Tous ces détails concernant les conditions de vie et d'enseignement sont tirés du **Livre de raison** (1863-1963) conservé aux archives du Séminaire de Rimouski. (A.S.R.)
- 8 Docteur Joseph Gauvreau, **Olivar Asselin, précurseur d'action française, le plus grand de nos journalistes** et le 7 mai 1937 dans le **Progrès du Golfe** et regroupés ensuite en plaquette à compte d'auteur.
- 9 Décédé en 1987.
- 10 Marcel-Aimé Gagnon, **La vie orageuse d'Olivar Asselin**, Montréal, Éd. de l'Homme, 1962, tome 1, p. 16.
- 11 **Les Volontaires canadiens-français**, discours prononcé à Paris en 1917 par Olivar Asselin devant le Comité France-Amérique et reproduit dans la revue de septembre du même nom.
- 12 Les «grands».
- 13 Ni les archives du ministère de l'Éducation ni celles de la Commission scolaire de la Neigette (dont le territoire englobe aujourd'hui Mont-Joli) n'ont conservé de traces des bulletins scolaires des frères Asselin durant leur éducation primaire.
- 14 A.S.R. **Annuaire du Séminaire de Rimouski** pour les années 1886-1914.
- 15 **Ibid.**